

<https://ricochets.cc/Interview-de-Yannis-Youlontas-sur-son-parcours-et-la-situation-a-Exarcheia-a-Athenes.html>



# Une interview de Yannis Youlontas sur son parcours et la situation à Exarcheia à Athènes

- Les Articles -

Date de mise en ligne : lundi 29 juillet 2019

---

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés

---

Un bel entretien avec Yannis, toujours clair et pertinent [a été transcrit sur son blog](#).

Rappelons que des personnes de la région, de la Vallée de la Drôme, ont participé à plusieurs des convois de solidarité internationale avec les grecs et leurs ami.e.s exilé.e.s, et des denrées et autres produits de nécessité avait été collectés dans la région.

Voici le texte de l'interview :

*J'ai fait une exception à la règle en parlant pour la première fois à un média mainstream grec (mais pas n'importe lequel), et ce, à la demande de mes compagnons de luttes à Exarcheia. Pourquoi me direz-vous ? L'explication est dans l'article en question : un grand entretien paru hier dans Popaganda. N'hésitez pas à me dire sincèrement votre avis dans les commentaires.*



## « YANNIS YOULONTAS : NOUS N'AVONS PLUS D'AUTRES CHOIX QUE L'UTOPIE OU LA DYSTOPIE »

Suite à l'attaque fasciste qu'il a subi il y a un mois au Pirée, l'écrivain, activiste, antifasciste et anarchiste Yannis Youlontas répond à Maria Louka, une invitation à lutter pour un monde meilleur.

Journaliste : Maria Louka / Photographe : Alexandros Katsis / Traduit du grec par Marietta Simegiatou.

[Intro]

Le 13 juin, un groupe de fascistes a attaqué un homme au Pirée. À la nuit tombée, dans un lieu isolé, à quatre contre un. C'est comme ça que les fascistes font leur sale besogne. Dans l'obscurité et en bande, dans le seul but de blesser et de terroriser leurs victimes.

Yannis Youlontas a sans doute eu mal durant l'affrontement, il a aussitôt après été emmené à l'hôpital, mais très rapidement, sans faiblir, il est retourné dans son espace de prédilection : sur la route, parmi ceux qui luttent. Il n'est pas de cette gauche bobo qui circule avec des vestes bien repassées sur les plateaux de télévision, qui mettent en avant leur titres dans la haute société, et qui font des sourires promotionnels. Il n'est pas non plus de ces artistes neutres qui se cachent à l'abri de la forme artistique pour ne pas se mêler de l'incendie qui ravage tout autour d'eux.

## Une interview de Yannis Youlontas sur son parcours et la situation à Exarcheia à Athènes

---

Il fait partie de ceux que Kerouac a qualifiés « les fous, les inadaptés, les fauteurs de troubles, les révolutionnaires ... qui sont assez fous pour croire qu'ils peuvent changer le monde et qui, à la fin, y parviennent. »

Partageant sa vie entre la France et la Grèce, mais avant tout citoyen d'un monde dont il ne reconnaît pas les frontières, réalisateur, écrivain et poète, activiste, antifasciste et anarchiste, Yannis Youlontas a, depuis un très jeune âge, pris position dans les conflits sociaux en faveur des opprimés.

Lecture

[Film NE VIVONS PLUS COMME DES ESCLAVES de Yannis Youlontas](https://www.youtube.com/channel/UCpbrmcdvKL_el4f25d-qwSA) par [Parisi Athina-Â»<https://www.youtube.com/watch?v=rpqk24qvoR4>

Avec un long parcours dans les mouvements sociaux français et grecs, et toujours en première ligne du front antifasciste, il incarne ces dernières années tout ce que le gouvernement et son discours médiatique diabolise. Il est un fervent participant des collectifs autogérés, telles que les occupations pour les réfugiés que le nouveau ministre de l'intérieur Michalis Chryssochoidis menace de démolir comme il a autrefois démolit la dignité des femmes séropositives. Il est un relais crucial dans la construction d'un mouvement de solidarité international, lié à des personnalités insoumises de notre temps, comme Pia Klemp, la capitaine de navire qui sauve des réfugiés en Méditerranée. Il organise les campagnes internationales de soutien politique et économique à Rouvikonas pour couvrir les frais juridiques supportés par ses membres et croit profondément que la véritable forteresse à anéantir n'est pas Exarcheia mais le capitalisme.

Tout cela et beaucoup d'autres choses encore sont racontées dans son entretien avec Popaganda.

[Entretien]

Maria Louka : « Yannis, raconte-nous quelque chose à propos de ton histoire personnelle. Comment la France et la Grèce se croisent dans ta vie ?

Yannis Youlontas : « Je suis né en France le 21 septembre 1970, d'une mère française et d'un père grec de Rethymnon en Crète. Ouvrier, issu d'une famille très pauvre de huit enfants, il a quitté l'école dès 11 ans et a reçu sa première paire de chaussures fermées à 13 ans. De l'autre côté, ma mère est issue d'une famille d'enseignants. Elle a étudié la philosophie et a rejoint le mouvement Freinet pour une pédagogie coopérative et libertaire. Ils se sont rencontrés en 1969, pendant la junte des Colonels, et sont ensuite partis pour la France. C'est là que je suis né. Ils se sont ensuite séparés au bout de quelques années. J'ai grandi entre deux logements dont l'un était plein de livres jusque dans les toilettes, et l'autre sans même un dictionnaire. Depuis lors, j'ai compris que les inégalités sont non seulement économiques, mais aussi culturelles. Comme Bourdieu l'a écrit, la lutte n'est pas seulement une affaire de classes sociales, aussi de connaissance.

M.L. : « Tu penses donc que les différences dans ta famille ont été le premier stimulant de ta politisation ?

Y.Y. : « Oui, les inégalités entre mes parents ont été déterminantes dans ma prise de conscience. Mon père a passé de longues périodes de chômage durant lesquelles j'ai cherché avec lui des champignons, des escargots et des asperges sauvages par nécessité, pour avoir assez à manger. Bien avant de lire des ouvrages analysant les rapports de classes, j'avais déjà développé ma propre représentation.

L'éducation a également joué un rôle important dans ma vie. J'ai étudié de trois façons différentes. Tout d'abord dans

une école autoritaire où régnait la violence et compétition. Ensuite, j'ai vécu deux années sans aller du tout à l'école aux côtés de mon grand-père français, durant la séparation entre mes parents. Puis, je me suis familiarisé avec la pédagogie Freinet, coopérative et libertaire, d'abord en tant qu'enfant, puis en tant qu'adulte. Des expériences passionnantes.

La vie est faite de temps et de mouvement. Et c'est précisément ce que confisque le système éducatif aux enfants : la vie elle-même. Alors que les parents ont appris aux enfants à parler et à se tenir debout, le système éducatif leur apprend aussitôt après à se taire et à s'asseoir. C'est pourquoi je participe aux mouvements d'éducation coopérative et libertaire en France et en Grèce, notamment au sein du réseau École Buissonnière-Pédagogie Freinet en Grèce. Je trouve ça très important. Pour changer la société, la lutte contre le gouvernement et l'État ne suffit pas. Les dés idéologiques sont jetés très tôt dans l'existence. La libération des enfants de l'éducation autoritaire est donc une étape indispensable vers un autre futur.

M.L. : Sur cette base, ton identité politique est donc antiautoritaire ?

Y.Y. : Oui. J'aime beaucoup les textes de Marx quant à son analyse du capitalisme, mais je suis convaincu avec Bakounine qu'il faut dissoudre l'État et basculer dans l'autogestion, car le pouvoir finit toujours par corrompre ceux qui le détiennent. Les travaux de Foucault sur la normalité, la surveillance, les prisons et la technologie m'ont également influencé. Tout ce qu'il a écrit se confirme : car chaque jour, nous cédonns une partie de notre liberté à la technologie et nous acceptons de mettre notre vie quotidienne sous contrôle. Imaginons un instant si Hitler et sa Gestapo avaient disposé de pouvoirs technologiques de surveillance aussi sophistiqués : un cauchemar !

En France, je suis membre d'un groupe libertaire près de Toulouse, dans le département du Tarn, un groupe composite avec des membres venus de divers horizons, dont la plupart sont fédérés à la fédération anarchiste, Son nom, groupe ELAFF, signifie : écologistes, libertaires, antifascistes et féministes. Je fréquente aussi les mouvements libertaires catalans, en particulier à Barcelone.

M.L. : Tu as réalisé plusieurs films documentaires en Grèce. Cette activité a-t-elle une vocation historique, est-ce une sorte d'enregistrement de choses vues et vécues pour rétablir des faits historiques occultés ou déformés ?

Y.Y. : Depuis sept ans, j'ai réalisé trois documentaires : Ne vivons plus comme des esclaves, Je lutte donc je suis et L'Amour et la Révolution. Et j'ai commencé le tournage d'un quatrième. Je ne fais pas des films pour faire oeuvre ou me faire connaître. Ce qui m'intéresse, c'est d'utiliser les outils de l'art pour bâtir de quoi comprendre et, peut-être, changer la société. Je me fiche de l'art pour l'art. Ce qui m'importe, c'est la vie elle-même. Nous pourrions aisément obtenir des subventions de l'État pour produire nos films, les uns après les autres, vu qu'ils ont toujours bien circulé dans les cinémas et qu'ils nous donnent donc le droit de le faire. Mais, avec mes proches, nous avons choisi de refuser toute collaboration avec l'État de même qu'avec les chaînes de télévision auxquelles nous avons systématiquement refusé les rares propositions de passer nos films. En agissant ainsi, nous nous rendons bien sûr la tâche plus difficile, mais nous restons authentiquement indépendants. Nous avons choisi, contre vents et marées, de rester modestes et à bonne distance du pouvoir et de la société spectaculaire. Nos films sont disponibles gratuitement sur Internet et tout le monde peut les voir et, par exemple, organiser des projections dans des lieux de luttes. C'est la même chose pour tous les livres que j'ai publiés. Je n'ai jamais utilisé le copyright, mais le creative commons, donnant la liberté de reproduire à des fins non commerciales. Je ne suis pas non plus rémunéré pour les films, uniquement défrayé. Mon travail professionnel est différent. Je travaille un peu partout pour des structures qui aident des groupes sociaux très vulnérables : sans-abris, prisonniers, élèves renvoyés de leur collège (dans le cadre d'ateliers relais), personnes souffrant de tendances suicidaires ou de dépendance à des drogues, et surtout je travaille dans des médiathèques et des écoles sous forme d'ateliers de philosophie qu'on appelle aussi goûters philo. Voilà pourquoi je ne veux pas gagner d'argent avec ce que je fais pour aider le mouvement. Mais je ne critique pas ceux qui se font payer ou reçoivent des subventions, c'est leur choix et souvent une nécessité. Je suis radical mais je

ne veux pas être sectaire.

M.L. : Dans cette vie quotidienne partagée entre la France et la Grèce, tu soutiens beaucoup les squats de réfugiés. Qu'est-ce qu'ils représentent pour toi ?

Y.Y. : Je suis membre de l'assemblée du premier squat ouvert durant la crise des réfugiés, le Notara 26. Je le soutiens politiquement, financièrement et, bien sûr, en matière de communication. En effet, il y a un énorme fossé au niveau de l'information, car les médias du pouvoir déforment la vérité. Ils présentent une image d'Exarcheia qui se concentre uniquement sur la drogue et la mafia. Je ne dis pas qu'il n'y a aucun problème à Exarcheia, le jeu obscur de l'État aux côtés de la mafia dans le quartier nous complique souvent la tâche, mais Exarcheia c'est beaucoup plus que tout ça. Les squats de réfugiés, par exemple, sont une grande cause, car ils montrent à la fois notre réponse immédiate à un besoin vital et la société solidaire que nous voulons construire tous ensemble. Lorsque vous ouvrez un squat pour accueillir des réfugiés, vous ne soulagez pas seulement des êtres humains en souffrance, vous apportez aussi un supplément d'égalité et de liberté dans cette société profondément injuste. La société que nous désirons ne peut pas être uniquement décrite dans des textes. Les gens sont fatigués des paroles non suivies d'actes. Nous devons montrer des exemples concrets de la société que nous désirons. Les squats de réfugiés en Grèce en sont un parfait exemple.

M.L. : Dans ce contexte, tu as été la principale personne qui a organisé des convois solidaires internationaux à destinations des structures autogérées en Grèce. Est-ce que ce fut l'une des expériences les plus intenses de ces quatre années ?

Y.Y. : J'ai noté tous les besoins dans les différents squats, dispensaires médicaux, cuisine sociale, etc., autant de lieux que je connais bien, parfois même en tant que membre, puis nous avons apporté, avec mes camarades de l'autre bout de l'Europe, de plus en plus de choses transmises par des personnes solidaires en France et dans d'autres pays alentours. Nous avons toujours pris soin d'amener uniquement des choses correspondant aux besoins précis des lieux, bien rangées dans chaque fourgon, et à ne jamais livrer du débarras. Ce point est très important. Nous agissons comme des égaux, des solidaires, respectueux de nos camarades grecs et réfugiés, et nous n'avons rien à voir avec des initiatives de charité. Je comprends, bien sûr, que chacun participe à sa manière et apprenne progressivement, mais le fond est aussi dans la forme. Nos convois, bâtis en grande partie sur les moyens de communication et financiers de nos films, sont politiques, solidaires, internationalistes.

Parmi ce que nous avons apporté, il y a du matériel médical, des couches pour bébés, ou encore du lait en poudre car les mamans allaitantes étaient épuisées par le long voyage, la peur et la violence, et n'avaient souvent plus de lait pour nourrir leurs enfants. Le premier grand convoi s'est déroulé en mars 2017 avec 26 fourgons en provenance de France, de Belgique, de Suisse et d'Espagne. Dès la première fois, les médias de masse ont beaucoup parlé de nous en diffusant toutes sortes de mensonges, par exemple que nous n'amenions que des choses pour les réfugiés et rien pour les grecs, alors que, outre les squats, nous avons toujours également soutenu les dispensaires médicaux autogérés, la cuisine sociale L'Autre Humain, divers groupes de résistance, des luttes environnementales et une bonne quinzaine de lieux autogérés hautement politiques, comme le K\*Vox, Favela, Nosotros, Evangelismo ou Mikropolis. Les chaînes de télé ont également raconté que nous amenions des armes.

Nous avons toujours été au cœur d'une énorme désinformation à cause du danger que nous représentions dans l'imaginaire social. Durant le deuxième grand convoi, en novembre 2017, nous avons été arrêtés par la police au péage de Megara, entre Corinthe et Athènes. Les policiers ont demandé les pièces d'identité à tous les membres du convoi (sauf à moi), mais ils ne sont pas allés jusqu'à ouvrir les cartons. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils savaient très bien que nous ne transportions pas d'armes. Notre arme, c'est la solidarité. Ils n'ont pas ouvert le moindre carton, car sinon, ils auraient été contraints de cesser de nous calomnier et de nous harceler, notamment en nous suivant un peu partout avec des véhicules banalisés de façon très grossière. Au total, nous avons effectué 12

## Une interview de Yannis Youlontas sur son parcours et la situation à Exarcheia à Athènes

---

convois, dont 4 grands convois avec plus de 10 fourgons. À chacune de nos arrivées, une bonne moitié de mes compagnons de voyage ont, tôt ou tard, essuyé quelques larmes d'émotion. Ce sont des moments très intenses et inoubliables, de part et d'autre, qui nous rappellent que les frontières ne sont rien. Le pouvoir les utilise pour nous diviser et nous contrôler.

M.L. : Le nouveau gouvernement du parti Nouvelle Démocratie a annoncé une grande opération d'évacuation et de « nettoyage » à Exarcheia. Cette éventualité t'inquiète ?

Y.Y. : Nous allons être les témoins d'un véritable totalitarisme politique. Mais ce ne sera pas aussi facile que le pouvoir l'imagine. Le nouveau premier ministre grec est un descendant de la dynastie Mitsotakis et plusieurs membres de son gouvernement sont issus de l'extrême-droite. Ils ont promis de détruire tout ce qui faisait la substance et la réputation d'Exarcheia et vont tout faire pour y parvenir. Il y a une trentaine d'années, les flics avaient déjà occupé la place centrale du quartier durant des mois, avant de renoncer.

Depuis, les choses ont changé. Nous avons construit des relations internationales plus fortes que jamais, un puissant réseau de solidarité par-delà les frontières, des échanges d'informations rapides sur un plan horizontal, à l'écart des médias dominants et de leurs mensonges le plus souvent par omission, de fréquents convois et tournées dans un sens et dans l'autre pour mieux nous connaître et présenter ce que nous faisons. Nous sommes avons commencé à construire quelque chose ensemble. Quelque chose d'historique peut-être.

C'est pourquoi, si j'ai accepté pour la première fois de parler à un média de masse qui n'est ni autogéré ni membre de notre réseau, c'est parce que nous avons décidé d'interpeller la société, d'avancer d'un pas vers elle, de faire un effort d'ouverture en direction de gens qui, par exemple, ne nous lisent pas ailleurs. Qu'est-ce que nous voulons dire avec tout ça ? Qu'il y a un monde qui va réagir devant l'attaque et que « nous n'avons pas peur des ruines ». C'est le titre que nous avons choisi à l'unanimité pour le nouveau documentaire que je prépare avec mes compagnons d'Exarcheia et ailleurs en Grèce. Ce titre-slogan est tiré d'une phrase célèbre de Durruti. Pourquoi nous n'avons pas peur des ruines ? Tout simplement parce que c'est nous qui avons tout construit et que, si tout venait à être détruit, nous saurions tout reconstruire en mieux.

M.L. : Tu veux dire que la société capitaliste n'est pas la seule possible ?

Y.Y. : Le capitalisme prétend que l'Histoire est terminée. Autrement dit : chaussez vos pantoufles, asseyez-vous confortablement dans votre canapé, allumez la télévision, gavez vous de chips et soyez heureux que ce que vous voyez aux infos du JT ne vous arrive pas à vous, personnellement. Sauf que ça ne se passera pas comme ça. Rien n'est fini. Il existe des poches et des modèles proposant d'autres façons de vivre dans de multiples régions du monde, du Rojava au Chiapas. Le pouvoir sent de plus en plus qu'il y a quelque chose de puissant et d'insaisissable qui commence à se dessiner en face de lui, c'est pourquoi il se durcit et glisse un peu partout vers le fascisme. Le fascisme est le stade ultime du capitalisme quand il se sent menacé, quand ses illusions perdent en efficacité, quand il éprouve la nécessité de démasquer son vrai visage profondément autoritaire. Partout dans le monde, les pouvoirs se durcissent et le fascisme gagne du terrain. Au Brésil, aux États-Unis, en Hongrie, en Italie, dans trois ans en France...

Pourtant, comble de la rhétorique des médias, c'est nous qui sommes traités d'extrémistes. En réalité, en réfléchissant un peu, en ouvrant les yeux sur les actes des uns et des autres, il est clair que ce qui est extrémiste c'est de détruire la Terre, saccager la vie et faire le malheur des gens. La liberté que le pouvoir propose est une liberté de pacotille. Être libre ne signifie pas choisir ce qu'on va acheter dans un rayon de supermarché, mais inventer sa vie, sans opprimer autrui ni détruire la nature, et contribuer réellement à la construction d'un espace commun de réflexion et d'action à commencer par l'entraide. Je ne parle pas seulement d'anarchie, je parle de respect, de dignité, d'humanité, d'amour de la vie et du droit irrépressible de choisir comment nous désirons traverser

ce court moment qu'est l'existence.

M.L. : Il y a quelque temps, un groupe de fascistes t'a attaqué au Pirée. Veux-tu nous parler un peu de cette expérience et de l'empreinte qu'elle t'a laissée ?

Y.Y. : C'était il y a un mois. J'étais allé aider le centre social Favela qui avait déjà été la cible d'attaques fascistes par le passé. En sortant du lieu en portant un tee-shirt qu'on venait de m'offrir, j'ai vu quatre fascistes fondre sur moi. Trois ont tenté de me rouer de coups pendant que le quatrième surveillait la seule issue. Heureusement, j'ai tenu bon jusqu'à ce que des témoins arrivent et me viennent en aide. Cela m'est aussi arrivé en France, mais de façon un peu moins violente. Depuis deux ans, je suis également en procès avec les fascistes qui ont organisé l'opération Defend Europe à bord du navire C-Star pour tenter d'empêcher le sauvetage en mer des migrants. Ils n'ont pas supporté notre campagne antifasciste sur toutes les rives de la Méditerranée pour les empêcher d'arriver à leurs fins. D'échec en échec, notamment à Chypre puis en Crète, grâce à la mobilisation de mes camarades de Ierapetra et d'Héraklion, ils ont été forcés de rentrer chez eux en avion. Ensuite, ils m'ont presque aussitôt poursuivi devant les tribunaux parce que j'étais le seul membre visible du collectif Defend Mediterranea qui s'opposait à eux, étant donné que je publiais nos communiqués. L'affaire est en cours. J'attends une éventuelle cassation.

Qu'importe les attaques, les insultes, les menaces, les procès, et peut-être même la mort, s'ils mettent leurs menaces à exécution. Pour chacun d'entre nous, participer au mouvement social est un risque et je l'accepte. Après l'attaque des fascistes, j'ai répondu à mes camarades et amis venus me voir à l'hôpital puis dans mon lieu de convalescence à Exarcheia que j'allais bien et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Non seulement parce que nous avons librement choisi d'être des cibles potentielles, mais aussi parce qu'en ayant l'habitude d'aider des personnes affamées, malades, sans-papiers ou dormant dans la rue, nos problèmes à nous paraissent vraiment très petits par rapport aux leurs.

Lecture

[film JE LUTTE DONC JE SUIS \(version longue\)](https://www.youtube.com/channel/UCpbrmcdvKL_el4f25d-qwSA) par [Parisi Athina] » [https://www.youtube.com/channel/UCpbrmcdvKL\\_el4f25d-qwSA](https://www.youtube.com/channel/UCpbrmcdvKL_el4f25d-qwSA)  
<https://www.youtube.com/watch?v=97HTxo20c-E>

M.L. : Tu as des relations étroites avec Rouvikonas pour lequel tu as organisé des actions de soutien. Pourquoi penses-tu que ce groupe est décrit comme le mal absolu dans le discours dominant ?

Y.Y. : Rouvikonas a été diabolisé parce qu'il est la voie à suivre. Si des centaines, des milliers de Rouvikonas agissaient un peu partout, le pouvoir tremblerait sur son piédestal et finirait par tomber. Malgré la propagande immense contre ce groupe, en Grèce comme ailleurs, il y a beaucoup de gens et de collectifs qui aiment Rouvikonas et qui sont diversement inspirés par son action. Ces dernières années, les différentes formes de résistances en Grèce ont joué un rôle très important dans le développement d'un nouveau mouvement international anticapitaliste et, de plus en plus, antiautoritaire. Nous avons créé énormément de liens d'un bout à l'autre de la Grèce et de l'Europe, parfois même au-delà. Rouvikonas en est le parfait exemple. Avec sa façon particulière de remettre au goût du jour l'action directe, le groupe montre tout simplement que le pouvoir n'est pas invincible. En conséquence, il est constamment l'objet de poursuites et de l'ire des médias. D'un bout à l'autre du continent, nous sommes nombreux à le soutenir financièrement pour l'aider à couvrir ses frais de Justice. Nous avons récemment contribué au dépôt de garantie énorme exigé suite à l'attaque du parlement : 60 000 euros réunis en moins d'un mois pour empêcher l'emprisonnement de nos camarades.

Personne parmi nous ne rêve d'être un martyr. Personne ne veut aller en prison. Mais si l'État grec choisit d'envoyer des membres du Rouvikonas en prison, il en assumera les conséquences. Il montrera, une fois de plus, son vrai

## Une interview de Yannis Youlontas sur son parcours et la situation à Exarcheia à Athènes

---

visage, en privant de liberté des personnes qui luttent contre les inégalités, les accidents du travail, la tyrannie des employeurs, les ventes aux enchères des logements des familles surendettées, les exploitations minières et pétrolières dévastatrices pour l'environnement et tant d'autres causes éminemment justes.

M.L. : Dernière question, quel est selon toi le dilemme de notre temps ?

Y.Y. : Utopie ou dystopie. Nous n'avons plus d'autres choix que l'utopie ou la dystopie dans l'impasse où nous nous trouvons. Et je suis convaincu que nous sommes capables de faire ce grand pas en avant : choisir l'utopie et vivre mieux. »

*Sur le site de Popaganda, l'entretien se termine avec les films Ne vivons plus comme des esclaves, Je lutte donc je suis et L'Amour et la Révolution, en version grecque, intégrés tour à tour dans la page*

Lecture

[Film L' AMOUR ET LA RÉVOLUTION](#) par [Athina

Parisi-Â » <https://www.youtube.com/channel/UCN9qbl5cw2Y9vbE-D7rmuVA>]

<https://www.youtube.com/watch?v=wNSfoTYY3hA&feature=youtu.be>